
Séminaire Alters du 21 septembre 2013 à Toulouse

ESQUISSE D'UNE CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE STRUCTURALE

AVANT-PROPOS

- Au cours du dernier séminaire, à l'occasion de l'exercice de questions-réponses qui l'a clôt, j'ai pris conscience, en le rédigeant, que ce qui me paraissait aller de soi pour moi, ne l'était à l'évidence pas pour mon auditoire. Cette prise de conscience m'est venue grâce à une question concernant la spécificité de certaines conduites humaines, comme les rites funéraires et la fabrication et l'utilisation d'outils. Un peu vite, j'ai balayé cette objection en faisant valoir qu'il existe des comportements phénoménologiquement semblables chez bon nombre d'espèces et pas seulement chez nos cousins les grands anthropoïdes. En effet je n'ai pas, sur le moment, mesuré la portée de l'objection. Cela vient de mon intérêt immodéré pour les animaux et l'éthologie. Ce qui n'est pas le cas de la plupart des gens. Surtout s'ils sont psychanalystes. Cet intérêt date des premiers pas de l'éthologie. Des auteurs comme Conrad Lorenz m'ont passionné. Cette discipline, assez nouvelle, a conforté mon intuition qu'il n'y avait aucune discontinuité entre les conduites de Sapiens sapiens et les comportements des animaux. Que les uns et les autres étaient traversés par le même principe qui vectorise les espèces organiques et végétales.

RETOUR

- On est toujours trop péremptoire. On a l'impression que l'on présente de manière exhaustive une articulation théorique. De fait on s'aperçoit après coup qu'il n'en est rien. C'est bien ce qui distingue une démonstration dans les sciences dures (en particulier les mathématiques) d'avec la construction d'un modèle dans les sciences molles. Dans les premières, il est impossible de sauter un des éléments du raisonnement; dans les secondes, il est toujours possible de faire élision d'une composante du modèle. Cela ne falsifie pas pour autant l'élaboration du modèle si les conséquences de cette élision, apparaissent dans la suite de la démonstration. Mais ce n'est pas moins fautif. Ce manque de rigueur vient du fait que quoique l'entreprise soit structurale, il n'en reste pas moins qu'elle produit aussi un système de significations qui fait "sens". Tant que cela fait sens, on a l'impression fallacieuse que le système théorique consiste. L'élision est donc ce qui menace d'autant plus que ce qui est éludé tient de l'évidence pour celui qui énonce. En effet, la construction d'un modèle engage la capacité à énoncer et non pas l'énonciation "prétendue subjective". Je dis "prétendue subjective" car, vous savez que pour moi, la subjectivité se résout à l'effectuation de la capacité à vocaliser. L'enfant, encore infans, qui vocalise et babille fait l'expérience de la subjectivité. L'énonciation n'est pas subjective en tant qu'elle serait sensée affirmer les envies spécifiques de chacun (son

intentionnalité singulière) auxquelles on attribue le charme de la radicalité d'une intransigeante singularité désirante. Elle est subjective, parce que cette affirmation singulière, à travers l'énoncé des envies, recèle la capacité à vocaliser de manière péremptoire qui est l'expérience de subjectivisation. Pour le dire d'une manière métaphorique, ce qui fait la présence subjective au monde c'est l'air (la vocalisation) pas les paroles (les systèmes de signification).

Et la modélisation n'engage pas (ou ne devrait pas engager) la capacité subjective de celui qui l'énonce. Cela serait contradictoire dans les termes. Une modélisation n'est pas un effet subjectif, qui par définition, est irrémédiablement singulier; une modélisation a, par définition, une valeur qui se veut universelle. C'est-à-dire scientifique. Elle est donc tout sauf subjective. Quoiqu'une modélisation soit le fait d'un auteur (celui qui la construit et en énonce l'articulation devant ses pairs), elle ne renvoie pas à sa subjectivité. Ni à son prétendu "Désir", quoiqu'il soit indéniable qu'à l'origine de toute articulation modélisante, il y ait non pas un "Désir Ineffable" mais une envie qui déclenche le mécanisme du divertissement propre à œuvrer pour élaborer un système de connaissance.

- Il y a donc une "évidence" que j'ai omis d'intégrer dans le cours de ma démonstration. Pourtant, depuis le début de ce séminaire, j'ai très lourdement insisté sur le fait que si on voulait que la théorie psychanalytique soit consistante il fallait trouver un nouveau concept limite avec le biologique à partir duquel il serait valide de construire le modèle d'un appareil psychique capable de rendre compte d'un fonctionnement métapsychologique. En passant je précise que cet appareil psychique n'est pas à proprement parler "biologique" au sens où Changeux et Damasio tentent de le réduire. (ce qui n'est pas le cas avec Magistretti). C'est une fonction (on pourrait même dire une aptitude) nouvelle et singulière dont héritent Sapiens sapiens, génétiquement programmée et épigénétiquement développée chez chaque individu de l'espèce. Comme le langage. J'y ai d'ailleurs consacré tout un long chapitre au début de ce séminaire, intitulé "À la recherche du concept limite égaré". J'ai tenté de démontrer que le langage articulé, après la faillite de la prétendue pulsion sexuelle, était le nouveau concept limite "biologique" qui permettait de construire, sur de nouveaux fondamentaux, un appareil psychique susceptible de rendre compte d'une Réalité Psychique à l'aide d'une nouvelle métapsychologie. A l'époque j'en avais appelé à Darwin. J'avais cru nécessaire de critiquer la thèse de Thor qui soutenait que Darwin considérait que la spécificité de Sapiens sapiens consistait dans un renversement des lois de l'évolution au sein de cette espèce. Il y aurait eu une inversion du principe de sélection par élimination des plus faibles, au profit d'une capacité de protection de ces derniers avec l'émergence de la conscience morale. Cette thèse est proprement indéfendable en l'état. Au mieux cette capacité est une conséquence de l'acquisition d'une autre aptitude issue des mécanismes de l'évolution. J'avais tenté de démontrer que Thor minimisait dans sa démonstration l'importance que Darwin attribuait à l'émergence du langage articulé (syntaxique) chez Sapiens sapiens. C'est de fait la position de Darwin comme j'ai tenté de le montrer, textes à l'appui. La révolution que Darwin inflige à l'encontre de notre anthropocentrisme est d'une autre nature. Sa théorie de l'évolution par élimination et transformations aléatoires **destitue la croyance que l'intentionnalité est seulement une affaire de conscience réflexive**. Ce que tout un chacun a tendance à croire. Dans cette perspective, seuls les humains ont l'aptitude neurocérébrale suffisante pour avoir une possibilité d'**intentionnalité** consciente, (ou, après Freud, inconsciente). Avant lui, tout se passait comme si l'**intentionnalité** émergeait d'abord avec la naissance du système nerveux et devenait de plus en plus prégnante à mesure que ce système nerveux se complexifiait pour aboutir et culminer avec Sapiens sapiens! La théorie darwinienne met à mal cette évidence: L'intentionnalité ne dépend pas de l'émergence d'un système nerveux. Elle est une caractéristique de tout organisme vivant puisque, tout aussi bien, tout organisme

vivant (et même les virus qui selon certaines définitions ne sont pas des organismes vivants: simple associations de molécules biologiques, ADN-ARN+protéines), du plus petit et plus simple (les bactéries, les paramécies) au plus complexe, sont mus par le même principe de concurrence avec les espèces proches, d'élimination des plus faibles dans leur propre espèce et d'évolution par transformations aléatoires. On considère maintenant que cette intentionnalité existe aussi chez les végétaux. Certes, on peut considérer que parler d'intentionnalité pour décrire ces phénomènes à l'œuvre dans l'évolution est sans doute abusif. Mais il faut bien user de métaphore pour expliciter un fait qui par ailleurs demeurerait incompréhensible. Comme le dit Damasio quelque part dans "Le Sentiment même de soi": "*S'il doit y avoir une intentionnalité originelle – originelle au sens seulement où elle ne serait dérivée d'aucune autre source lointaine – l'intentionnalité de la sélection naturelle doit avoir la palme*". L'intentionnalité est la marque du biologique. La seule intentionnalité de tout système biologique consiste à perdurer pour faire perdurer l'espèce. Il n'y a pas d'autre intentionnalité. Que des variantes infinies de celle-ci. On peut penser que cette affirmation, qui dément que cette aptitude intentionnelle est l'apanage de l'humain, est une des pires blessures narcissiques que l'on puisse nous infliger.

- C'est au fond ce rappel, plutôt l'éliision de cet aspect fondamental, qui manque pour montrer pourquoi je tiens, de manière têtue, à affirmer qu'il faut trouver un substitut au concept limite entre psychique et biologique à celui que Freud avait proposé et qui s'est avéré invalide: la pulsion. Avec la pulsion Freud pensait s'inscrire dans la continuité de l'intentionnalité biologique tout en montrant que cette continuité s'opérait avec un saut (ou une transformation radicale par rapport aux autres espèces) qui ouvrait sur une intentionnalité psychique. Intentionnalité psychique mue par le Désir essentiellement inconscient. La Pulsion et le Désir étaient alors les deux sésames qui permettaient le passage (ce saut qualitatif) de l'intentionnalité (biologique et organique) à celle psychique que la pulsion régie par le principe de plaisir (ou de constance) inaugure. Au fond ce que tente Freud avec son hypothèse pulsionnelle (régie par le désir), c'est d'expliquer comment on passe de l'intentionnalité biologique, commune à tous les organismes vivants, à l'intentionnalité psychique, inconsciente (désirante) en tant qu'elle s'oppose dialectiquement à l'intentionnalité consciente, (elle aussi produite par l'appareil psychique). Au fond, l'inconscient fait le lien entre intentionnalité biologique et intentionnalité psychique consciente. C'est d'un point de vue conceptuel tout à fait intéressant. On peut même dire que c'est la seule manière d'aborder la spécificité de l'intentionnalité chez Sapiens sapiens. C'est tout à fait astucieux. À ceci près que ses postulats de départ mènent à l'impasse. Certes, il ouvre la continuité avec l'intentionnalité biologique, mais se faisant, il déroge d'une certaine manière aux lois de l'évolution. A son insu, il inscrit l'espèce humaine en dehors des principes de l'évolution. En effet, tout part de la constatation que chez Sapiens sapiens, l'instinct sexuel est dénaturé et que cet instinct, au gré de l'évolution, se transforme en pulsion sexuelle qui confine à l'énergie psychique. Il faut se remémorer la définition que Freud donne de la pulsion: "*Le concept de pulsion nous apparaît comme un concept limite entre le psychique et le biologique, comme le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychisme en conséquence de sa liaison au corporel*". Vous connaissez tous les quatre déterminants qui définissent la pulsion:

- Poussée – facteur moteur
- Soma – localisation organique de sa production
- Objet – ce par quoi la pulsion peut atteindre son but
- But – satisfaction d'un désir qui supprime l'excitation

Ce dispositif implique que le Désir naît (ou s'exprime) au niveau de la source (pour Freud les orifices du corps) et provoque, sur le modèle de la tumescence génitale au moment de l'excitation sexuelle, l'excitation cause de déplaisir. L'hypothèse sous-jacente est que la fonction sexuelle qui se trouve chez Sapiens sapiens dénaturée, dévie les mécanismes généraux qui prévalent dans son adaptation. Elle se trouve détournée et généralisée à l'ensemble du fonctionnement psychique et lui sert de fondement. Tout se passe alors comme si la pulsion mue par le désir prenait le relais de l'intentionnalité biologique, voir s'y substituait, chez Sapiens sapiens. Freud imagine que le fonctionnement psychique consiste, comme dans l'organisme biologique, à maintenir la tension psychique au niveau le plus bas. Il décrit ainsi avant la lettre, le principe d'homéostasie (cette appellation date de 1923-1925). Mais ce montage par certains coté génial débouche sur un détournement de l'intentionnalité biologique. En effet, avec ce montage, la pulsion, initialement, c'est-à-dire jusqu'en 1923, ne s'inscrit plus dans le cadre des lois de l'évolution. Le principe de plaisir qui la régit sort du cadre de la règle de la sélection naturelle. De fait l'hypothèse de la pulsion concept limite entre le psychique et le somatique fait de Sapiens sapiens un animal dénaturé en cela qu'il est exclu de la continuité nécessaire d'avec l'intentionnalité biologique. Le Plaisir et le Principe de Plaisir (c'est-à-dire de Constance) n'est en aucun cas garant de la perdurance de l'individu et de l'espèce. Freud n'a pas manqué de s'en rendre compte puisqu'avec "*Au-delà du Principe de Plaisir*" il tente d'introduire une nouvelle dualité pulsionnelle qui pallie cette incongruité. C'est à ce moment qu'il propose l'opposition entre la Pulsion de Vie et la Pulsion de Mort. Où la libido est censée se mettre au service de la Vie (organique?) en s'opposant aux noirs desseins de la Pulsion de Mort. Pulsion de Mort qui fait aujourd'hui l'admiration de certains biologistes spécialistes de la cellule. Comme si cette intuition mythologique préfigurait le phénomène d'apoptose et, au-delà, dans les théories actuelles, sur les mécanismes d'auto destruction des cellules. Jean-Claude Ameisen parle de mécanisme de "*meurtre*" et de "*suicide de la cellule*"! De toutes les cellules. Toutes auraient en elles un mécanisme d'autodestruction ("*L'autodestruction au cœur du vivant*" dans *Neurosciences et Psychanalyse* Ed Odile Jacob pages 139 à 178). Pour ce qui me concerne, je considère que ni le plaisir ni la jouissance ne servent en quoique ce soit l'intentionnalité biologique. Même travestis sous les espèces d'improbable Pulsion Psychique de Vie. Et la Vie comme la Mort, comme fait biologique, n'ont rien à faire dans la structuration et le fonctionnement psychique. Si le projet de Freud était de s'inscrire, avec l'énergie psychique pulsionnelle, dans la continuité de l'intentionnalité biologique telle que révélée par la coupure épistémologique effectuée par Darwin, il échoue et les psychanalystes qui l'ont suivi aussi. Pourtant il est indéniable que la question de l'intentionnalité est au centre de la problématique de la réalité psychique. Il paraît évident que cette aptitude à vectoriser le biologique ne peut pas ne pas être un élément majeur, constitutif de cette réalité psychique. On pourrait même dire que l'appareil psychique, en tant qu'il organise d'une part les registres – Inconscient, Préconscient, Conscient – et d'autres part les instances topiques – Sujet, Moi (et accessoirement Moi Idéal, Surmoi et Idéal du Moi), en tant que d'autre part son fonctionnement se résout au traitement de données informatives issues de perceptions sensorielles, l'appareil psychique, dès lors, est une machinerie intentionnelle. Reste à expliquer comment cette intentionnalité psychique, inconsciente et consciente qui activent les capacités adaptatives chez Sapiens sapiens, peut se situer (ou non) dans la continuité de l'intentionnalité biologique autrement qu'à en appeler à une mythologie des pulsions.

- De fait, l'éclatement du concept d'intentionnalité a sans doute manqué à faire comprendre pourquoi je m'acharnais à chercher et à promouvoir quelque chose qui pourrait remplacer ce prétendu concept limite freudien qui ferait le lien entre le psychique et le somatique. Par quel processus, évolutif, il est possible d'établir une continuité entre l'intentionnel

biologique et l'expression d'une intentionnalité psychique repérée sous les espèces du Désir et des Envies. Car si on ne veut pas que le Désir ou les Envies psychiques apparaissent comme "immanents", voir "transcendants", il est nécessaire de leur trouver une filiation antérieure. Autre manière aussi de concevoir l'apparition de la conscience intentionnelle chez les hominidés et la naissance de la conscience et la réflexivité chez Sapiens sapiens. C'est pourquoi je continue à considérer que la véritable transgression de Freud n'a pas été de promouvoir le concept d'Inconscient (qui quoique central reste flou) ni même celui de Désir, mais bien l'affirmation et la description d'un appareil psychique, dont le fonctionnement traite des faits psychiques qui est à la fois irréductible au seul fonctionnement neurocérébral mais, par ailleurs, se constitue comme une aptitude neurocérébrale acquise et transmissible. Dans la perspective de trouver un substitut au prétendu concept limite freudien, j'ai donc posé comme hypothèse que cet appareil psychique n'est concevable que parce que Sapiens sapiens accède à l'aptitude au langage articulé. En effet il paraît évident que le langage articulé sans appareil psychique est une aptitude inutile. Réciproquement, un appareil psychique sans aptitude au langage articulé, qui permet la production des langues et de la parole singulière, est inconcevable. C'est donc bien l'aptitude au langage articulé qui fait le pont entre l'intentionnalité biologique et l'intentionnalité psychique. C'est le vecteur nécessaire pour assurer la continuité de l'intentionnalité biologique. Je ne sais pas ce que Benveniste voulait dire quand il affirmait que "*le langage ne sert pas à communiquer mais à vivre*", mais je suis enclin à penser que l'on pourrait interpréter cet aphorisme dans le sens où le langage serait le passage qui permettrait à l'intentionnalité d'abord biologique et organique, puis instinctuelle, enfin consciente, de se transformer en intentionnalité psychique, mère de la conscience de la conscience. C'est à partir de cette hypothèse que je vous ai décrit comment se structurait l'appareil psychique en fonction des cinq phases qui procèdent à la maturation de l'appareil à langage. Ce n'est donc pas un concept limite "inventé" qui fait l'articulation entre le biologique et le fonctionnement psychique, mais une aptitude neurocérébrale acquise qui s'exprime sous la forme du langage articulé. Aptitude au langage articulé qui permet la création (collective) d'une multitude de langues parlées et de cultures diversifiées.

- Si on inscrit, dans cette perspective du destin psychique, l'intentionnalité biologique, dans l'optique de l'évolution darwinienne, les phases de maturation de la fonction langagière et la structuration concomitante de l'appareil psychique, on constate qu'à chaque étape de ce processus un pas nouveau est franchi vers ce que j'appelle la "conscience de la conscience" qui permet la pensée réflexive productive et ouvre à l'intentionnalité volontaire consciente.

□ Dans la phase de sélection des phonèmes qui se termine deux mois après la naissance, on pourrait penser que seule l'intentionnalité biologique est à l'œuvre puisqu'aussi bien, il s'agit d'une élimination automatique des phonèmes qui ne font pas partie de l'armature de la langue maternelle. A ce stade on ne peut pas encore parler de fonctionnement psychique.

□ En revanche dans la phase de vocalisation et de babillage (entre 2mois et 12 mois) , réputée position schizoïde, s'instaure un dehors et un dedans et un "sentiment" dirait Damasio, **un éprouvé** dans la terminologie que j'emploie, d'une unification corporelle grâce à l'épreuve que le sujet vocalisant instaure dans le miroir, en même temps qu'un ressenti de détresse vis-à-vis de cette "intentionnalité" biologique à la persistance du vivre (Détresse du Vivre). A ce stade une intentionnalité psychique naît qui consiste dans l'éprouvé de présence au monde individuée. Intentionnalité de présence que l'on

peut assimiler à un désir de durer. Dans la détresse de cette autonomie prématurée. J'ai cité Eluard qui en donne une assez juste transcription poétique: "*le dur désir de durer*". S'opère alors véritablement le clivage entre l'intentionnalité biologique et l'intentionnalité psychique. L'intentionnalité psychique s'inaugure donc de la capacité à vocaliser. Capacité à vocaliser qui provoque un éprouvé subjectif d'existence sur fond d'agressivité. Vocaliser c'est en effet déterminer non seulement le territoire de son corps propre (se sentir uni) mais aussi un territoire de sécurité dans l'espace proche. Il s'agit d'une agressivité externalisée exprimée par la voix. Il s'agit donc d'une intentionnalité passive d'une simple affirmation de présence au monde.

□ A la phase suivante, qui correspond à la position paranoïde, (de 12 à 24 mois) se met en place la capacité à symboliser qui consiste à faire disparaître un objet matériel et à le faire réapparaître dans l'espace pré linguistique sous forme de mots/symboles (présignifiants). L'agressivité qui était passive dans la phase précédente, devient active dans cette phase pré-linguistique. Il s'agit de faire disparaître ou d'accaparer un objet sous les espèces de l'invidia. On peut dire qu'à cette période l'intentionnalité s'exprime sous la forme d'une agressivité invidiante binaire qui procède de l'élimination et de la captation. Cette manifestation invidiante atteste d'une conscience "psychique" des actes qu'elle suscite, puisqu'aussi bien elle signe l'émergence d'un Moi archaïque totalitaire (Moi Idéal freudien "tout puissant") et d'un fonctionnement binaire qui préfigure le mode de la pensée sauvage. Dans cette position, l'intentionnalité psychique se présente sous les espèces de la certitude.

□ La phase ultime de mise en place de l'aptitude langagière est celle où la capacité syntaxique neuronale se met en place et entraîne une prolifération lexicale permettant l'entrée dans la position paraphrénique sémantique sous l'égide d'un Moi "imaginaire". C'est à ce moment que se situe véritablement l'instauration de la "conscience de la conscience" apanage exclusif de Sapiens sapiens. S'enclenche aussi la production de la pensée productive qui se déploie d'abord dans la capacité à "savoir", mue par des "envies" avatars de l'agressivité invidiante, sur le mode mythologique, puis à "connaître" (après 36 mois) dans un processus d'objectivisation. L'intentionnalité psychique se présente sous les espèces d'une capacité à "croire", puis, dès que l'enfant s'autorise à l'énonciation d'une parole singulière (qui renoue avec la subjectivité vocalique de la phase primordiale), l'intentionnalité psychique se présente comme capacité au "divertissement" débarrassée des effets de croyance infalsifiable précédents. Cette propension au divertissement lui permet l'adaptation à l'ordre symbolique de son collectif d'appartenance et, partant, lui donne accès au monde qui l'environne.

■ Cette émergence de la conscience de la conscience quoiqu'elle se passe en quatre phases, ne correspond en rien à ce que Damasio propose dans "*Le Sentiment même de soi*" en particulier parce qu'il fait l'hypothèse que la production de la conscience est indépendante de la fonction linguistique verbale, son hypothèse est la suivante : "*Il y a production de conscience noyau lorsque les dispositifs de représentation du cerveau engendrent un compte rendu en images, non verbal, de la manière dont le propre état de l'organisme est affecté par le traitement, opéré par ce dernier, d'un objet et lorsque ce processus met en valeur l'image de l'objet causal, le plaçant ainsi de façon saillante dans un contexte spatio-temporel*". Il ajoute: "*L'hypothèse met au jour deux mécanismes constitutifs: l'engendrement du compte-rendu en images, et non verbal, de la relation objet-organisme qui est source du sentiment de soi dans l'acte de connaître, et la mise en valeur des images de l'objet*".

A partir de quoi, il conçoit une émergence de la conscience en trois niveaux:

- Le Proto-Soi qui *"est une collection reliée et temporairement cohérente de configurations neuronales qui représentent l'état de l'organisme à de multiples niveaux du cerveau. Nous ne sommes pas conscient du Proto-Soi"*.
 - Le Soi-Central *"Est inhérent au compte rendu non verbal de second ordre qui se produit chaque fois qu'un objet modifie le Proto-Soi. Le Soi-Central peut-être déclenché par n'importe quel objet. Le mécanisme de production du Soi-Central subit des changements mineurs au cours de la vie. Nous sommes conscient du Moi-Central"*.
 - Le Soi-Autobiographique *"Repose sur la mémoire autobiographique qui est constituée par des souvenirs implicites de cas multiples d'expériences individuelles du passé et du futur à venir. Les aspects invariants de la biographie de l'individu forment la base de la mémoire autobiographique. La mémoire autobiographique se développe continuellement avec l'expérience de la vie mais peut être en partie remodelée pour refléter de nouvelles expériences. Des séries de souvenirs qui découvriraient l'identité de la personne, peuvent être réactivés sous forme d'une configuration neuronale et rendus explicites sous forme d'images, si besoin est. Tout souvenir réactivé fonctionne comme un "quelque chose à connaître" et engendre sa propre pulsation de conscience centrale. Le résultats est le Soi Autobiographique dont nous sommes conscients"*.
- Il est clair que Damasio prend une option théorique qui semble au premier abord totalement antagoniste avec celle que je propose. Pour lui, le Soi et la Conscience ne dépendent pas de l'aptitude au langage. Il écrit explicitement: *"L'idée selon laquelle le Soi et la conscience émergeraient après le langage et serait une construction directe du langage a peu de chance d'être correcte. Le langage ne surgit pas de rien. Le langage nous donne des mots pour les choses. Si le Soi était né "de Novo" du langage, il constituerait le seul et l'unique exemple de mots sans concepts sous-jacents"* (Le Sentiment même de soi, page 144).
- Il semble clair que ce que Damasio appelle concept dans cette dernière phrase concerne les représentations (les percepts) issues des expériences sensorielles. Il considère donc que les représentations cartographiées par l'excitation d'un certains nombres de neurones est première dans l'émergence du Soi. Ce qui paraît indéniable. Au fond ce que le neurologue tente d'explicitier "scientifiquement" ce sont les bases de l'émergence des conduites volontaires mettant en jeu les multiples expériences passées qui permettent d'aborder des situations nouvelles. Ce qui n'est pas le propre de Sapiens sapiens mais est commun, en tout cas, aux grands anthropoïdes, et certainement à un très grand nombre d'animaux, dès lors que leur système nerveux permet d'emmagasiner des souvenirs, les abeilles par exemple. Si on voulait être caricatural on pourrait dire que ce que Damasio nomme le Soi Autobiographique correspond à ce que je repère comme un niveau de conscience intentionnelle qui fait appel à des aptitudes neurobiologiques spécifiques (dont la mémoire). Aussi étudier et rendre compte des mécanismes neuronaux à l'œuvre dans l'édification de ce Soi Autobiographique (en postulant une ou deux organisations support, le Proto Soi et le Soi Central), n'a rien que de très légitime. D'ailleurs Damasio fait apparaître un quatrième niveau de conscience chez Sapiens sapiens qu'il nomme "conscience étendue" (ce qui doit correspondre peu ou prou à ce que je nomme conscience de la conscience) dont il crédite le langage *"ce suprême don qu'est le langage"*. Il conclut en effet: *"Le langage contribue de façon enivrante à la forme supérieure de conscience que nous utiliserons en ce moment même et que j'appelle*

conscience étendue". Il ajoute : *"pour cette raison, il faut faire un effort considérable pour imaginer ce qui se tient derrière le langage, mais l'effort doit être fait"*.

- Jusque-là, on ne peut guère objecter ni sur la position ni sur le projet de Damasio et on ne peut être d'accord avec cette interrogation en forme d'affirmation qu'il énonce quelques paragraphes plus loin : *"le langage aurait-t-il jamais pu apparaître si la conscience noyau n'était pas apparue la première"*. Là où on peut objecter c'est sur la fonction, disons, uniquement "opérateur" (et seulement opérateur) que Damasio assigne au langage. C'est une aptitude nouvelle qui permet de parfaire l'organisation des représentations non verbales et qui fortifie le soi autobiographique. C'est un traducteur de représentation. *« Le langage c'est-à-dire les mots et les phrases est une traduction de quelque chose d'autre, une conversion d'images non linguistiques qui sont mises pour des entités, des événements, des relations et des interférences. Si le langage opère pour le soi et pour la conscience de la même manière, c'est-à-dire en symbolisant en mots et en phrases ce qui existe d'abord sous forme non verbale pour lesquelles les mots « Je » ou « Moi » ou l'expression « je sais » sont les traductions appropriées, quel que soit le langage" (ibidem Pages 143-144).*

Outre le fait que Damasio n'a aucune idée de ce qu'est la symbolisation, c'est-à-dire l'abolition de l'image/représentation au profit d'un signifiant, autrement dit le contraire d'une traduction, (il n'a sans doute jamais lu Saussure), il méconnaît de manière tout à fait arbitraire cette règle structurale qui dit que quand un élément d'un système varie l'ensemble du système varie lui aussi. C'est dire que l'apparition du langage articulé chez Sapiens sapiens ne correspond pas seulement à l'addition d'une nouvelle fonction "sophistiquée" de communication, mais constitue un remaniement total de la présence au monde des individus de notre espèce. Considérer que le langage constitue une sorte "d'outil" neurocérébral nouveau est simplement une aberration théorique. Ainsi quand il porte au crédit de cette thèse des observations de patients qui ont perdu la fonction langagière mais qui restent pourtant conscients des choses et du monde, il omet de prendre en compte que ces personnes ont été structurées antérieurement par le langage. Et que cette structuration de la conscience de leur fonction neurocérébrale n'est pas pour autant abolie. Ce n'est donc pas une preuve recevable pour étayer sa thèse.

De fait, ce que Damasio réfute implicitement c'est qu'avec le langage, apparaît une nouvelle structuration des mécanismes neurocérébraux de la conscience qui se manifestent grâce à la structuration fonctionnelle neurocérébrale d'un appareil psychique. Structuration fonctionnelle qui semble ressortir des caractéristiques d'un système.

- Il y a fort longtemps, à l'Invention Freudienne je m'étais posé la question, à la suite des lectures d'Atlan et de Prigogine (Atlan, pour l'auto organisation d'un système d'information biologique et Prigogine, pour le mystère des structures dissipatives loin de leur point d'équilibre en thermodynamique), s'il était possible que l'appareil psychique, le système psychique, puisse être qualifié "d'autopoïétique" au sens de Francisco Varela et de Humberto Maturama puisqu'il fonctionne par "intentionnalité" et "manque". On pourrait penser que l'appareil psychique souscrit dans son fonctionnement "productif" au premier principe posé par Varela: *"un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants (les systèmes de signification pour ce qui nous occupe) qui régénère continuellement par leur transformation et leurs interactions le réseau qui les produit."* Cela décrit assez bien la nature du fonctionnement de l'appareil psychique. Quant au deuxième principe, c'est plus obscur: *" les interventions dans un système autopoïétique constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'en suit*

qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. Elle accomplit ce processus de manière incessante de remplacement de ses composants parce qu'elle est continuellement soumise à des perturbations. Ainsi, une machine autopoïétique est un système de relations stables dont l'invariant fondamental est sa propre organisation" Descriptivement ces deux principes semblent s'adapter au fonctionnement psychique tel que je le construis. Mais à dire vrai cela n'avance guère la compréhension. Tout au plus cela pourrait servir de vadémécum à des neurobiologistes qui souhaiteraient tester la validité neuronale de ce modèle théorique de l'appareil psychique. Ce n'est évidemment pas la voie suivie par Damasio. Si on veut être objectif on pourrait dire que son travail de recherche se circonscrit au phénomène de conscience intentionnelle commun à tous les primates et sans doute à une partie des mammifères dits supérieurs (et certains oiseaux). Elle s'arrête aux frontières de ce qu'il nomme lui-même *"la conscience étendue"*. De plus sa conception utilitariste de l'émergence du langage articulé chez Sapiens sapiens... (Un outil permettant de nommer finement les images conscientes) me paraît lui interdire une tentative de modélisation de l'appareil neurocérébral qui produirait cette conscience étendue (la conscience de la conscience). On peut voir dans cette appréhension mécaniste de la fonction langagière, un déni concernant la réalité de l'existence d'un appareil psychique qui spécifie, dans la continuité, Sapiens sapiens comme sous espèce singulière des hominidés. Nier que le langage constitue une évolution par transformation du fonctionnement des fonctions adaptatives neurocérébrales tient, à mon sens, d'un certain obscurantisme.

De plus, on peut observer que sa méthode de recherche à partir de cas pathologiques d'une part et d'expérimentations neurocérébrales localisées me paraît être sujet à caution et ne constitue en rien une preuve de la validité de ses hypothèses. Une étude "ontogénétique" neurocérébrale de l'apparition des différents états de conscience qu'il propose et une étude comparative avec "l'intentionnalité consciente" chez les primates par exemple me paraîtrait sans doute plus valide et plus convaincante. Mais méthodologiquement, est-ce possible ?

Toutes choses égales par ailleurs, on peut néanmoins considérer que l'hypothèse que je propose de la mise en place de l'appareil psychique et de son fonctionnement à partir de l'émergence de l'aptitude au langage, se situe et prend le relais de la théorie de l'esprit soutenu par Damasio. Au moment où l'apparition de la fonction langagière neurocérébrale remanie l'organisation phylogénétiquement antérieure et la subvertit au point de lui donner une autonomie qui lui permet un retour dialectique sur l'intentionnalité neurocérébrale "végétative". On aurait pu penser qu'à l'issue de cette transformation langagière, permettant l'émergence de l'appareil psychique comme système fonctionnel autonome, l'intentionnalité psychique et l'intentionnalité biologique serait irrémédiablement déconnectées l'une de l'autre. Dans cette perspective ce ne serait plus l'intentionnalité biologique qui, transmutée en instinct chez les animaux, permettrait l'adaptation et la perdurance de l'espèce Sapiens sapiens. À ce stade de l'évolution on pourrait penser que la "conscience de la conscience" lui permettrait de maîtriser les mécanismes du monde et de son propre fonctionnement ainsi que son organisation sociale. La victoire de l'esprit sur la matière, en quelque sorte, où cette dernière est réduite au silence. Mais cette transformation, due aux aléas de l'évolution, ne débouche pas sur une discontinuité et les aptitudes neurocérébrales antérieures quoique remaniées perdurent.

- Tout se passerait comme si le clivage, inauguré au moment de la "catastrophe" de l'inscription subjective, s'avérait alors radical. Bien sûr cette impression fallacieuse est à l'origine de l'illusion qu'il serait possible de maîtriser l'ensemble des phénomènes qu'ils soient, physiques, organiques, sociaux ou psychiques. Cette illusion s'avère une dénégation radicale qu'il puisse y avoir d'autre intentionnalité que psychique. En d'autres termes sans "conscience de la conscience" pas d'intentionnalité véritable. Il n'est que de

voir les manifestations de surprise (d'émerveillement), non feintes et tellement naïves même de la part de scientifiques (éthologues et biologistes compris) quand on repère des comportements orientés (donc intentionnels) de la part d'animaux, d'autant plus, s'ils ne proviennent pas de mammifères dits supérieurs. Comme si l'intentionnalité consciente de la part de ces espèces n'était jamais admise. On oublie alors que les organismes biologiques n'ont pas attendu l'apparition de l'intentionnalité psychique pour être soumis et dépendre des lois immémorielles de vectorisation dont procède l'évolution. On ne peut s'empêcher alors de décrire ces phénomènes en termes anthropocentriques comme si l'organisme qui les produit ne pouvait les penser comme nous les pensons. Cette naïveté est au fond assez touchante. Et la blessure narcissique que ces faits nous infligent n'est pas prête de se refermer. On veut oublier que notre intentionnalité psychique dont nous nous glorifions n'est, en dernière analyse, qu'un avatar parmi d'autres de l'intentionnalité biologique primordiale. De fait le clivage entre intentionnalité organique et intentionnalité psychique débouche, non pas sur une maîtrise de la deuxième sur la première, mais sur leur dialectique. L'intentionnalité psychique ne manque pas d'interférer sur le biologique soit directement soit indirectement. D'une certaine manière elle le colonise. **Et cette colonisation constitue notre organisme comme corps, pris dans les rets de l'intentionnalité des envies conscientes (directes) ou préconscientes (indirectes).** Le corps, sorte de parasite du biologique, exprime ou satisfait les envies - ou les réprime. Il bavarde aussi quand la parole vient à manquer et s'exprime sous les espèces d'émotions (les affects) qui entraînent des dysfonctionnements physiologiques (angoisse, inhibition, symptômes). Dans cette perspective l'intentionnalité psychique fonctionne vis-à-vis du biologique comme s'il s'agissait de perturbations endogènes à partir de quoi il doit s'adapter. De fait l'intentionnalité biologique est atone et aveugle, elle a toujours le dernier mot. C'est pour cela que nous ne serons jamais immortels.

Voilà il m'a semblé qu'il était important de ne pas passer sous silence cette articulation, de fait, cruciale. L'éluder pouvait constituer, pour ceux qui suivent cette tentative à des fins didactiques, un point aveugle préjudiciable à la solidité de mon argumentation : en particulier à justifier la nécessité qu'il y a de trouver un "concept limite" qui articule dans la continuité le biologique et le psychique. Pour les autres cela pourrait avoir un intérêt intellectuel intrigant... Quoi que je sache qu'on se demande bien pourquoi je vais chercher tout ça! Pour rien au fond.

REPRISE

- Dans l'antépénultième séminaire j'avais avancé abruptement quelques affirmations concernant la nature du refoulement et le registre dans lequel celui-ci se déployait. J'avais à cette occasion réaffirmé que l'inconscient comme registre symbolique était un système sémiotique fermé. Que sa fonction consistait dans la production du sujet de l'inconscient comme présence toujours présente maintenant, par la vertu des facultés intrinsèques "vocalisantes" des signifiants. Et rien d'autre. En effet, un système fermé, quoique non isolé, n'échange pas avec l'extérieur. Il émet vers l'extérieur de l'énergie dans un système thermodynamique, des informations a-signifiant, si on peut me permettre cet oxymore, dans l'appareil psychique mais ne reçoit rien. Par construction il faut considérer que l'inconscient n'est ni le réceptacle d'éléments refoulés ni le résultat du mécanisme qui permet d'écarter du Moi conscient les éléments indésirables (ou plutôt indûment désirables). Dans la perspective qui est la mienne l'inconscient non seulement n'est pas le résultat du refoulement, mais il est le registre originaire à partir de l'établissement duquel l'appareil psychique va se structurer ontophylogénétiquement. C'est bien à partir de la fonction subjective vocalisante - qui fonde l'éprouvé (le "sentiment" dirait d'aucun) psychique d'existence organique unifiée confirmé par l'épreuve du miroir - que se

constitue la structuration de l'appareil psychique. En tant que cette présence toujours présente maintenant reste à jamais voilée, on peut considérer que son émergence constitue le refoulement originaire après quoi Freud, mais aussi Lacan et ses épigones, n'ont cessé de courir. C'est effectivement la pierre angulaire qui permet à l'édifice théorique, qui décrit l'appareil psychique, d'être consistant. Reste, alors, que la question du refoulement secondaire, qui protège le Moi, doit être reposée. Il intervient bien plus tard dans la structuration de l'appareil psychique: dans la dynamique de la phase paraphrénique.

- À ce sujet j'avais posé trois hypothèses complémentaires. J'ai proposé d'une part de considérer que le refoulement n'était pas un mécanisme de défense (ce que Freud n'arrête pas d'affirmer) mais le résultat d'une série de mécanismes qui avaient pour objectif de rendre une mythologie, transgressant l'ordre culturel, indéchiffrable. Si on s'en tient à Freud le registre où une signification langagière est toujours présente mais indécélable, c'est le préconscient. Donc, j'en avais conclu que l'effet d'inconscient n'avait rien à voir avec l'Inconscient comme registre, mais avec une fonction préconsciente. J'avais enfin, proposé que le Préconscient ne constituait pas un registre à part entière, mais qu'il était le résultat transitoire de mécanismes de défense à l'œuvre dans la dynamique d'accommodation et d'assimilation (au sens de Piaget) de l'ordre symbolique auquel le Moi est soumis dans cette phase paraphrénique. Ces hypothèses ne viennent pas d'une inspiration "paraphrénique". Elles me semblent découler d'une approche critique de l'histoire des concepts qui les ont précédés. Lors de cet antépénultième séminaire, j'avais rappelé à quel point Freud tenait à ce concept de refoulement. Il le considérait comme "*la pierre angulaire*" de sa théorie. De fait sans le refoulement le concept d'Inconscient se délite. Sans cette dynamique du refoulement, la consistance de l'Inconscient s'effrite. Cette nécessité de maintenir ces deux hypothèses, qui s'étaient l'une l'autre (le refoulement fait exister l'Inconscient, l'Inconscient sert de faire valoir au refoulement), n'avait pas échappée à Lacan. Il a tenté, tout en étant fidèle au montage freudien, de surmonter les contradictions dans lesquelles Freud s'était fourvoyé. Malgré la novation de 1953, il tente de maintenir les présupposés freudiens et de les combiner avec ses propres avancées théoriques. On peut résumer et schématiser l'impasse dans laquelle Freud s'est enfoncé de la manière suivante: Il part du Principe de Plaisir pour formuler sa conception du refoulement. Il fait l'hypothèse qu'au nom de l'abaissement des tensions au niveau le plus bas dans le système moiïque, tout ce qui crée du déplaisir, c'est-à-dire de la tension, doit être banni de la conscience. Toute pulsion, donc, qui entraîne une tension non traitable moiïquement, doit être éliminée : refoulé hors du Conscient. Mais par ailleurs Freud soutient que ni les "affects" ni "les pulsions" ne peuvent être refoulées et que seules les "représentations" sont bannies de la conscience: D'autre part il soutient que ce qui est de l'ordre des "représentations de mots" participent du Préconscient et non pas de l'Inconscient. Autrement dit, quand une représentation de mots échappe à la conscience du Moi, elle ne participe pas à l'édification de l'Inconscient mais du Préconscient. Car on voit mal ce qui pourrait être une représentation si ce n'est une représentation langagière. On pourrait arguer qu'il pourrait s'agir d'une représentation visuelle – une image – telle qu'on peut en voir apparaître dans les rêves. Mais on sait que dans le rêve une image, comme dans un rébus, cache un mot. L'image est donc une manière de retour du refoulé d'une représentation verbale. La représentation refoulée est donc verbale. La contradiction théorique consiste à définir que le refoulement se joue sur la représentation et affirmer que ce qui est représentation de mots est du registre du Préconscient. Donc une représentation (qui exprime une pulsion chez Freud) ne peut être refoulée dans l'Inconscient. Si elle échappe à la vigilance du Moi, elle intègre le registre Préconscient, ce que l'on repère comme "insu qui sait", qui à ce titre, fait partie du

système Conscient. Si on voulait être plus précis on dirait que ce sur quoi le refoulement freudien devrait opérer c'est sur le représentant psychique de la représentation (le percept, la trace) pulsionnelle. On voit la conséquence de cette contradiction: si l'Inconscient freudien est le résultat du refoulement alors l'Inconscient freudien est le Pré conscience freudien. Et l'édifice théorique s'effondre.

- Lacan va tenter de surmonter cette aporie, tout en conservant comme pertinents les concepts de pulsion, de refoulement et de représentation, mais en tentant à l'aide de ses propres concepts (Grand Autre en particulier, Phallus) de dépasser l'impasse. Ses épigones ("Millériens et "Mélmaniens") ont tenté d'en donner une articulation lisible. Mais ces tentatives de clarification, quoique brillantes et sophistiqués, laissent une impression de montage syncrétique peu convaincante. Si on essaie de décrypter la langue vernaculaire dans laquelle ils s'expriment, on s'aperçoit qu'ils tentent de faire aller ensemble des notions issues de deux systèmes conceptuels a priori incompatibles. La novation, qui leur sert de point de départ théorique, est que l'inconscient n'est pas le résultat du refoulement mais le lieu où se déploie l'ordre symbolique. Ils définissent cet ordre symbolique comme émanant du discours du Grand Autre. Ce discours du Grand Autre semble se réduire, dans sa structuration, au complexe d'Œdipe en tant que l'interdiction de l'inceste organise l'alliance et la parenté. Par ailleurs ils reprennent chez Lacan que " *les motifs de l'inconscient se limitent au désir sexuel*". Ce qui implique qu'à travers le désir sexuel, c'est bien à la pulsion, aux intempérances de la pulsion, que l'Inconscient a à faire. Jusque-là, à part l'affirmation que l'inconscient est l'ordre symbolique, il n'y a rien que d'assez classique. On pourrait même dire que Lacan et ses épigones radicalisent la position freudienne : l'appareil psychique se présente comme essentiellement structuré par l'interdit de l'inceste et la castration.

Là où les choses se compliquent, c'est quand ils reprennent l'aphorisme lacanien qui affirme que l'Inconscient est structuré comme un langage. Et ils en déduisent que le discours de l'Autre est constitué "*par une chaîne d'éléments discrets : les signifiants*" à ce titre " *l'inconscient est sans voix* " " *Ça pense (l'inconscient) l'ordre sexuel* ", mais en silence et de manière atone. On est toujours dans une perspective d'un Inconscient qui traite des données symboliques en vue d'organiser l'ordre sexuel. Par opposition le Conscient est constitué par l'ordre syntaxique des signifiés. L'inconscient est l'infrastructure d'un discours conscient dans une langue parlée concernant l'ordre sexuel. Pour introduire la pulsion dans ce dispositif, il affirme que l'Inconscient a une structure topologique de bord. L'Inconscient et le Conscient ne sont pas radicalement séparés mais se rejoignent grâce à la structure d'une bande de Moebius. Et ils rappellent que les pulsions partielles selon Lacan ont elles aussi une structure de bord : les pulsions "*trouvent faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord: lèvres, enclot des dents, marge de l'anus, voir cornet de l'oreille*". D'où la conclusion " *la béance de l'inconscient en son mouvement d'ouverture et de fermeture est une structure isomorphe à celle des pulsions (partielles) prenant électivement appui sur les zones du corps comportant un bord* " les incitations pulsionnelles proviennent des orifices du corps. La Pulsion et l'Inconscient parce qu'ils ont la même structure ne peuvent pas ne pas avoir un lien entre eux. Si on pousse même plus loin on pourrait même dire que l'Inconscient est un avatar psychique de la Pulsion et son régulateur.

- Cette position qui consiste à faire de l'Inconscient le lieu du code (symbolique) sous l'égide du Grand Autre, débouche sur deux autres novations : l'une concernant le statut des pulsions partielles, l'autre la raison d'être du refoulement. Dans leur conception, l'excitation organique, éprouvée aux orifices du corps, est déclenchée par les incitations pulsionnelles. Mais originellement ces auteurs, après

Lacan, ne considère pas ces incitations pulsionnelles primaires, comme sexuelles. Elles sont d'abord neutres avant d'être réorganisées. Selon Freud ces réorganisations s'effectuent " *sous le primat du génital* ". En effet pour lui les pulsions partielles sont, dès leur apparition, sexuelles. La réorganisation consiste à les intégrer dans la fonction sexuelle génitale (sous forme par exemple de pratiques préliminaires à l'acte sexuel proprement dit). Pour les épigones lacaniens, a contrario, la réorganisation des pulsions partielles ne se fait pas sous le primat du génital et d'autre part ils ne considèrent pas que ces pulsions sont, originairement, sexuelles. La réorganisation se fait sous le primat du Phallus. Qui n'est ni le pénis, ni le représentant du pénis : pour Lacan, il est le seul objet psychique qui n'est le représentant d'aucun objet; c'est donc un "*pur signifiant*" au sens lacanien du terme. En tant que le signifiant originel (de l'Inconscient) il se présente comme effet de refoulement originaire. C'est sous cette égide phallique que les pulsions partielles se sexualisent par attraction et, pourrait-on dire, par contamination. À l'instar du Phallus elles se transforment en signifiants qui, dans le même mouvement où elles se sexualisent, ont refoulées. Ce refoulement constitue le refoulement secondaire. Ce qui se passe dans cette transformation, c'est d'abord qu'elles prennent une signification sexuelle dans la langue. C'est pourquoi elles devront être refoulées, puisqu'elles entraînent une tension qui déséquilibre l'homéostasie propre au principe de plaisir. Elles prennent donc sens au prix du sacrifice de la jouissance dont elles étaient dotées avant cette opération de sexualisation par le Phallus. "*L'émergence dans la vie psychique d'une incitation pulsionnelle de quel ordre que ce soit, rencontre automatiquement la lame qui va l'ébarber (de la jouissance) exiger que soit renoncé à cette incitation pulsionnelle, qu'elle soit rendue inoffensive, annulée, transformée, détournée, au cas où elle doit être réalisée cela ne se pourrait qu'à certaines conditions pour que le plaisir éventuellement s'en suive*". (Ch. Melman - séminaire sur la névrose obsessionnelle 1989)

Si, comme chez Freud, le refoulement et l'Inconscient sont corrélatifs, ici le refoulement n'est pas à proprement parler un mécanisme de défense du Moi. On pourrait dire que l'Inconscient par le truchement de la fonction phallique, sous l'égide du Grand Autre, opère activement, d'une part en dotant les pulsions partielles d'un représentant sous les espèces du signifiant, d'autre part en se constituant attracteur de ces signifiants, enfin en conservant sous forme d'énergie sexuelle, l'excitation perturbatrice qui les animait. Ce modèle ultra sophistiqué conceptuellement n'est pas sans rappeler ce que Dolto qualifiait, dans sa grande simplicité clinique, de castration symbolique, permettant à l'enfant le passage d'un mode d'organisation morcelée pré-génitale à un autre, afin d'accéder à la réorganisation synthétique de la fonction sexuelle génitale. Mais sous la férule du Surmoi et non pas de la fonction phallique inconsciente!

- Si j'ai rappelé succinctement, cette élaboration post-lacanienne, c'est pour faire sentir à quel point cette tentative impossible de faire aller ensemble des présupposés incompatibles – (le champ conceptuel freudien du "*désir et des pulsions*" et le "*champ et fonction du langage et de la parole*") débouche inéluctablement sur une nouvelle mythologie mettant en scène les figures héroïques du Grand Autre, du Phallus, du sacro-saint Interdit du Meurtre du Père et de l'Inceste, de la diablerie des pulsions partielles et de la menace de la castration! Ne fut-ce qu'inscrire l'interdit de l'inceste comme structure du code symbolique propre à l'Inconscient, vu d'aujourd'hui, tient de l'incongruité. Bien sûr quelque chose comme l'interdit de l'inceste perdure depuis des milliers d'années dans l'organisation sociale de nos cultures Indo-Européennes (et même dans d'autres). Mais l'interdit de l'inceste est la structure d'une mythologie qui tend à régler la circulation des femmes entre les hommes (ou des hommes entre les femmes!) pour assurer alliance et descendance. Au fond cette mythologie permet de mettre en acte une caractéristique symbolique primaire, de la Réalité Psychique qui consiste à décider ce qui doit être accaparé ou éliminé. Cette logique symbolique primaire permet la

structuration d'un discours imaginaire qui la pare d'un sens nécessaire pour en permettre l'acceptation collective et de procéder individuellement à son effectuation. Il justifie que certaines alliances sexuelles sont possibles et d'autres impossibles. Toujours arbitraires et rationalisées a posteriori. Autres manières de redire encore ce que j'essayais de faire entendre: il ne suffit pas de répéter comme une antienne et à l'envi la séparation et la dualité de la Réalité Psychique et de la Réalité Sociale pour que cette affirmation ait une quelconque pertinence. Pour que cette hypothèse théorique ait une véritable consistance, il faut, si on est psychanalyste, avoir renoncé à croire à la structuration de l'appareil psychique à partir de l'interdit de l'inceste et des pulsions sexuelles. Avoir renoncé aussi à ce qu'il soit réduit à travers la gestion du sexuel, à la régulation de l'alliance et de la parenté. La Réalité sociale symbolique s'en charge sans qu'il y ait besoin du deus ex machina de l'Inconscient et de la Pulsion. Tant qu'on n'a pas renoncé à ces présupposés erronés, maintenir une dualité entre Réalité Sociale et Réalité Psychique tient de l'illusion. Je radote encore: l'appareil psychique, n'est pas un organe de régulation des pulsions sexuelles, mais d'informations susceptibles de maintenir une homéostasie psychique nécessaires à la résolution de problématiques biologiques basiques, psychologiques et sociales. Le sexuel, contrairement à ce qu'on a tenté de nous faire croire depuis plus d'un siècle, n'est pas prévalent (et en aucun cas structurant) dans l'appareil psychique. Et quoique notre clinique quotidienne l'atteste, nous continuons à faire comme si ce dogme freudien était intangible.

- Après ce détour, sans doute incontournable, du côté de la psychanalyse post lacanienne qui reste en France, qu'on le veuille ou non, le discours dominant quoique donnant lieu à des myriades d'exégèses et de variantes souvent contradictoires, je peux revenir à l'hypothèse que j'avais émise concernant l'origine et le destin des motions refoulées. C'est dans la phase paraphrénique que se mettent en place les mécanismes qui aboutissent à l'état de refoulement. Car il faut considérer que le refoulement est un état et non un mécanisme, comme Freud le maintient. Il est le résultat de mécanismes de défense qui ont pour objectif de tenter d'abord de concilier (puis d'exclure, si besoin est) deux systèmes de significations imaginaires organisés en mythologies incompatibles et conflictuelles. Une mythologie symbolique culturelle qui dicte les conditions d'appartenance au collectif dans lequel la personne (le Moi produit une personne sociale) doit s'inscrire et une mythologie singulière qui s'organise comme la revendication du maintien d'un mode de fonctionnement adaptatif régressif issu des positions antérieures de structuration de l'appareil psychique. Ces deux mythologies, l'une perçue l'autre produite, participent toutes deux du système conscient. Dans cette phase où l'enfant joue son destin social, parce qu'il doit assimiler (c'est-à-dire se réorganiser) puis accommoder les structures symboliques inconscientes nécessaires à son intégration sociale, les mécanismes de défense se présentent d'abord comme des tentatives de rapprochement et de conciliation de ces deux mythologies incompatibles. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'ils auront pour objectif, dans la mesure où la conciliation s'est révélée impossible, de travestir la mythologie singulière revendicatrice de telle sorte de la rendre invisible et inaudible. La faire entrer dans la clandestinité tout en conservant la capacité à déterminer les comportements régressifs issus de positions psychiques antérieures. Essentiellement paranoïdes mais aussi schizoïdes. C'est dire que, comme le soutenait Freud, les mécanismes de défenses, qui aboutissent à l'état de refoulement, se portent sur des représentations de mots (et sur rien d'autre : ni affect, ni pulsion) puisqu'aussi bien une mythologie est un agencement de signes linguistiques qui se constituent en systèmes de significations porteurs d'une structure symbolique impérative. C'est dire aussi que ce travestissement des mythologies singulières constitue ce que Freud repère

comme " Préconscient ". Le très fameux " insu qui sait "... et qui détermine les répétitions morbides et mortifères irrépessibles.

- Quand on lit Freud et spécialement "Pulsions et destin des pulsions" où il est question de dresser le catalogue des mécanismes de défense, ou Anna Freud qui tente elle aussi d'établir une liste exhaustive de ces mécanismes, on s'aperçoit qu'il est impossible d'en arrêter une nomenclature finie. D'ailleurs, d'autres auteurs ultérieurement en ont proposé d'autres. Si on s'interroge sur la nature de ces mécanismes de défense: dénégation, déni, régression, formation réactionnelle, retournement sur soi, renversement en son contraire, identification à l'agresseur, idéalisation, sublimation... On s'aperçoit que ces mécanismes de défense ne sont pas définis par leur manière d'opérer mais par leur résultat : on décrit l'aboutissement, par exemple retournement en son contraire, mais pas comment l'appareil psychique s'y prend pour arriver à cet état de fait. Pour s'y retrouver, il faut prendre en compte que ces mécanismes de défense jouent exclusivement sur des énoncés mythologiques. Qu'ils ont pour mission de travestir un discours pour le rendre clandestin (Préconscient) C'est à dire dont l'action s'opère en secret. Cryptée. On peut donc en conclure que tous les mécanismes de défense sont des opérateurs linguistiques de cryptage. Il s'agit toujours de rendre une croyance ou une certitude secrète. La mythologie travestie persévère dans le déclenchement de conduite et de comportement symptomatique contraire à l'ordre culturel (au prix de grandes souffrances : un symptôme est le résultat de la réalisation d'une envie interdite et sa punition) qu'elle réfute. C'est pourquoi qu'elle soit structurée autour d'une croyance ou d'une certitude, on peut la qualifier de délirante. Bien évidemment une mythologie délirante clandestine peut rester dormante et ne s'activer que sous l'impulsion d'une motion endogène ou d'une sollicitation externe qui déclenchent la régression névrotique ou psychotique. Ces motions internes ou ces sollicitations externes agissent comme des révélateurs (et non comme des causes) de la persistance des fixations. On les dit traumatiques. Ce qui permet d'éclairer autrement la notion de traumatismes psychiques comme étant le résultat de la rencontre d'une mythologie délirante restée atone et d'un événement homomorphe actuel qui la télescope. Si on admet que les mécanismes de défense s'appliquent uniquement à travestir un système d'énoncés pour en occulter la signification, on peut donc en conclure qu'ils s'inscrivent comme émergeant au fonctionnement et aux mécanismes de la langue parlée. Pour en saisir les modalités d'effectuation, il faut en chercher le ressort du côté de la compétence syntaxique qui inaugure le fonctionnement psychique de la position paraphrénique. Or une des caractéristiques de la compétence syntaxique est qu'elle autorise l'apparition de ce qu'il est convenu d'appeler **des figures de rhétorique et des tropes**. Cette déduction ne fait que radicaliser ce qui est déjà utilisé pour rendre compte de certains phénomènes et structures psychiques. Essentiellement, les théories psychanalytiques actuelles, et surtout lacaniennes, cantonnent leur usage à deux ou trois: la métaphore, la métonymie et la synecdoque (qui sont des tropes). En cela que ces mécanismes consistent à détourner un mot ou une expression de leur sens propre. Il y en a d'autres: l'antonomase figure consistant à remplacer un nom par l'énoncé d'une qualité propre à l'objet, ou encore la catachrèse qui consiste à détourner un mot de son sens propre.
- Vous m'objecterez que la rhétorique, au sens classique du terme, est une discipline savante de l'art oratoire inventé par les Grecs (on en attribue l'invention à Empéclode en Sicile et à quelques autres présocratiques; puis elle fit son apparition à Athènes par le biais des sophistes). Il s'agissait de façonner d'abord un discours et les conditions de sa profération de telle sorte qu'il réussisse à convaincre l'auditoire de ce qu'on voulait qu'il croie. Cet art oratoire, comme vous le savez s'est codifié de manière sophistiquée au

cours des siècles. J'ai tenté de m'y retrouver dans la classification de ces différentes figures. En fait classiquement on les classe en deux catégories : celles qui ont trait à des variantes qui concernent les règles de grammaire qu'on qualifie "d'ornement facile" et les tropes dont je viens de parler. Habituellement on classe parmi les "ornements faciles"

- L'inversion
- L'ellipse
- Le zeugme: Mots ou groupe de mots que l'on peut s'abstenir de répéter sans altérer la compréhension de la phrase, "L'air était plein d'encens et les prés de verdure".
- La syllepse: accord selon le sens et non selon la règle grammaticale
- L'anacoluthie : rupture, discontinuité dans la construction de la phrase, « tantôt il est content, ou alors il pleure », « le nez de Cléopâtre, il eût été plus long, la face du monde en eût été changée »
- L'hyperbole
- L'oxymore
- La litote
- L'exclamation
- La paraphrase
- La prosopopée : par aux absents
- L'apostrophe
- L'énumération

Et la liste n'est pas exhaustive... Et si vous voulez l'avoir dans son entier, je vous conseille de consulter le site http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_figures_de_style (34 pages!).

- Reste tout de même que l'on peut se demander si un enfant dans la phase paraphrénique serait capable de maîtriser cet art oratoire que les Grecs lettrés puis les Romains, (tel que Cicéron), ont sans doute mis des années à maîtriser. Bon, je vous conseille tout de même d'écouter les enfants entre deux et cinq ans. Peut-être seriez-vous étonnés surtout si vous entendez autrement leurs particularités qui apparaissent comme des bizarreries. On pourrait penser que cette discipline oratoire est une spécialité héritée du monde Gréco-Latin. Il n'en est rien. Il faut noter que d'autres civilisations, asiatiques, sémitiques, malgache, bantou, ont elles aussi une rhétorique propre aux langues qu'elles pratiquent: cet art de convaincre que l'on pourrait assimiler à la qualité de prévarication (que l'on attribue à toute langue parlée) est donc, non pas cantonné aux langues indo-européennes, mais universel. D'ailleurs si on interroge certains courants de la rhétorique contemporaine on s'aperçoit que la liste des figures participant à ce corpus, comme la liste des figures participant à cette discipline, comme la liste des mécanismes de défense, ne cesse de s'allonger. Tout écart à la règle syntaxique et lexicale, trouve un nom pour le spécifier. Et il s'agit bien de traquer la prévarication dans son sens étymologique d'abandon de la loi divine, celle la langue ! Qui n'existe pas. On pourrait donc en déduire qu'au même moment où apparaît l'aptitude neurocérébrale à la pratique de la syntaxe dans la langue, l'invention d'une capacité à persuader et convaincre par toutes les ruses qu'autorise celle-ci s'institue concomitamment. On pourrait alors faire l'hypothèse que cette capacité rhétorique induite par l'aptitude syntaxique est à l'origine de la fomentation des mythologies qui fondent la croyance de celui qui les produit et dont il tente aussi d'en faire accroire le bien-fondé à ceux qu'il veut convaincre. En d'autres termes, le mythe se construit à l'aide de figures rhétoriques, qui dans un premier temps confortent le Moi dans ses croyances divergentes, et tente de convaincre quiconque qui s'y oppose, puis, dans un deuxième temps quand toute

conciliation avec les mythologies porteuses du symbolique de son collectif d'appartenance s'avère impossible, de travestir ses mythologies de telle sorte de les rendre méconnaissables dans le but de les faire perdurer. Dans cette perspective les figures de rhétoriques sont bien les seuls mécanismes de défense qui opéreraient dans l'appareil psychique. Le Préconscient est le résultat de cette double opération rhétoricienne ou les figures et les tropes sont le ressort majeur de cette transformation. Mais pas seulement.

- Car cette aptitude paraphrénique généralisée à fomenter des mythologies et à les transformer pour les rendre **méconnaissables**, ne suffit pas à faire consister un registre **Imaginaire Préconscient**. Il faut qu'une instance métapsychologie les prennent en charge de telle sorte d'opérer la vectorisation de la falsification des mythologies originelles. Cette instance, qui s'avère s'opposer au Moi conscient, peut se présenter sous les espèces du Moi totalitaire paranoïde, du Surmoi, de l'Idéal du Moi. Si les mythologies paraphréniques ne sont pas prises en charge par l'une de ces trois instances durant cette phase de structuration ultime, elles ne consistent pas. Dans cette perspective la dialectique Préconscient/Conscient apparaît comme la mise en tension conflictuelle de deux systèmes de signification. Le but de cette mise en tension est de permettre au Moi d'assimiler et d'accommoder la structure symbolique que les mythologies culturelles portent. Mais cette dialectique doit être transitoire et aboutir, aux termes de cette période, à la liquidation des mythologies parasites et à la disparition des instances transitoires que sont le Moi totalitaire le Surmoi et l'Idéal du Moi. Le système préconscient se réduit alors à une sorte d'ersatz qui intervient de manière bénigne comme régulateur des avatars de l'existence quotidienne. C'est lui qui procède à ce que Freud appelait la psychopathologie de la vie quotidienne. Si à l'issue de cette période, sous l'égide d'une de ces instances les mythologies conflictuelles se fixent et s'intriquent au discours conscient pour perdurer, alors on peut considérer que cette fixation et cette intrication sont pathologiques et débouchent soit sur une névrose, soit sur une perversion, soit sur une psychose. Ces productions doivent alors être considérées comme des "délires" dont la spécificité dépend de l'instance qui les vectorise et leur donne leur tonalité pathologique.

Il y a donc pathologie si la mythologie falsifiée et intriquée au discours conscient (ou si elle s'y substitue dans le cas des psychoses) perdure et du même coup fait perdurer le Préconscient comme Registre Imaginaire prévalent et maître des répétitions inaltérables, en dépit de l'intentionnalité du Conscient. C'est en ce sens qu'il faut entendre le Préconscient comme promoteur d'une croyance cachée (ou d'une certitude inéluctable dans le cas de la psychose) qui impose au sujet une appréhension inadéquate de la Réalité Sociale. L'instance Préconsciente, maître de la croyance cachée et prévalente, oblige le sujet à des pensées, des conduites, et des actes contraires à ce que le Moi revendique et semble vouloir promouvoir. C'est à ce titre que l'on peut légitimement parler de causalité psychique des troubles et maladies psychiques. Ils s'avèrent d'être la persistance d'une dialectique intrapsychique entre les productions mythologiques préconscientes et conscientes. Ce qui trompe le clinicien c'est que les éléments (biographiques, existentiels) constituant les mythologies pernicieuses sont prises dans l'histoire perçue du sujet. On croit alors à une causalité externe historique et existentielle. Il n'en est rien, Freud l'a établi quand il renonce à l'origine traumatique réelle au profit de l'étiologie fantasmatique. Le fantasme n'est autre qu'une mythologie cachée.

Le registre Conscient est donc clivé, dans cette période paraphrénique, entre Préconscient et Conscient. Ce qui débouche sur une dynamique trifonctionnelle entre le registre de l'Inconscient, celui du Conscient et celui du Préconscient. À la fin de cette période, avec l'avènement de la fusion du Conscient et du Préconscient consécutive soit à la synthèse des mythologies déviantes avec les mythologies symboligène de la

culture d'appartenance du sujet, soit l'élimination des dites mythologies déviantes qui entraînent la disparition des instances transitoires, la dialectique, qui s'instaure dans l'appareil psychique se résout à la mise en tension du Sujet comme Inconscient et du Moi. L'enfant entre alors dans la période de latence qui inaugure le déplacement et la transformation de la capacité "à savoir" (ce qu'il en est de l'ordre symbolique de son collectif d'appartenance) vers la capacité "à connaître" (les choses du monde) et lui permet de passer d'une présence au monde dominée par la croyance à une présence au monde de pur divertissement. Dans le meilleur des cas !

- Les fondements théoriques nécessaires à la constitution de ce que j'ai appelé une "clinique psychanalytique structurale" sont maintenant peu ou prou posés. Certainement ils mériteraient une présentation plus rigoureuse et un approfondissement de certains concepts. Néanmoins, là où nous en sommes, on peut tenter de répertorier et d'ordonner tout ce que j'ai tenté de vous transmettre précédemment. A partir de quoi on pourra avoir une approche diagnostique rationnelle et objective et, pour ceux qui sont psychanalystes des repères pour la conduite des cures. On peut synthétiser dans un premier temps les principes sur lesquels cette clinique psychanalytique structurale s'établit

□ **Principe I** : L'appareil psychique est un système neurocérébral fonctionnel qui s'auto organise sous l'impulsion conjointe de processus génétiques et épigénétiques.

□ **Principe II** : L'appareil psychique comme fonction neurocérébrale consiste dans une aptitude acquise et transmissible nécessaire au traitement des informations à l'activation d'une nouvelle forme d'intentionnalité qui se superpose aux intentionnalités biologiques et organiques présentes chez toute matière vivante.

□ **Principe III** : L'appareil psychique chez Sapiens sapiens apparaît concomitamment avec l'aptitude neurocérébrale au langage articulé. On ne peut concevoir l'appareil psychique sans le substratum de "l'appareil à langage". Réciproquement, la compétence langagière (la langue) ne s'effectue en performance individuelle (la parole) que si l'appareil psychique se structure autour d'instances (sujet-Moi) en capacité d'en assumer l'effectuation.

□ **Principe IV** : La structuration de l'appareil psychique se développe parallèlement à la mise en place de la compétence langagière qui aboutit à l'exercice performatif de la parole du Sujet. C'est pourquoi la structuration de l'appareil psychique passe par cinq phases ("position" ou "manière de présence au monde") successives qui correspondent aux cinq phases de maturation neurocérébrale nécessaires à l'activation de l'appareil à langage.

□ **Principe V** : Les troubles ou maladies psychiques sont les conséquences des ratés endogènes que cette structuration est amenée à subir au cours de sa mise en place. Ils se présentent comme une combinatoire de fixations à des modalités de présence au monde archaïques. Chaque élément constitutif (mode-instance-registre-intentionnalité... etc.) du fonctionnement de l'appareil psychique peut participer à cette combinatoire.

□ **Principe VI** : La clinique psychanalytique structurale focalise son investigation non pas sur le contenu (historique-explicatif-justificatif... etc.) des symptômes et des discours mais sur la forme qu'ils empruntent et sur les éléments qui la structurent. L'hypothèse freudo-lacanienne d'une détermination pseudo psychique (l'interdit de l'inceste, la

fonction du père, la castration) est donc totalement abandonnée. L'appareil psychique ne peut pas être à la fois structuré par le langage et pour le langage qui invente une nouvelle forme d'intentionnalité symbolico-imaginaire, et par le Père ou le Phallus, le Grand Autre ou par le Signifiant Maître, qui sont autant de mythes fondamentaux et aboutissant à une élaboration "métaphorique" paraphrasant le fonctionnement réel de l'appareil psychique.

□ **Principe VII** : Le traitement des informations sensorielles par l'appareil psychique en vue de l'activation de l'intentionnalité psychique adaptative est motivé par l'aptitude à la quête et à l'agressivité. L'agressivité est le moteur qui permet à la quête de s'effectuer. L'intrication de l'agressivité et de la quête vectorise l'intentionnalité psychique.

■ Reste à partir de ces sept principes à décrire quels éléments sont appelés à se recombinaison de manière régressive et pathologique pour se constituer en entité nosographique, syndromes et symptômes. Ils sont nécessairement issus de la structuration ontophylogénétique de l'appareil psychique. On peut synthétiquement reprendre les différentes phases de ce processus ontophylogénétique :

□ Si on considère que la structuration de l'appareil psychique a pour substratum l'apparition **de la compétence et de la performance linguistique** chez l'enfant;

- - 5 mois à + 2 mois : sélection des phonèmes de la langue maternelle
- 2 mois à 12 mois : capacité à vocaliser et à babiller
- 12 mois à 24 mois : apparition de mots/symboles qui constituent l'esquisse de signifiant (présignifiant).
- 24 mois à 36 mois : Activation du modèle "syntaxique" et apparition du signe (mise en place de la dialectique signifiant/signifié) – compétence linguistique – Accès à la rhétorique prévaricatrice.
- 36 mois à 6 ans : Performance du système syntaxo-lexical.

□ A ces cinq phases de mise en place de l'appareil à langage correspondent **cinq phases de structuration topique** de l'appareil psychique.

- 0 à 2 mois : Absence d'instance topique psychique.
- 2 mois à 12 mois : Emergence du sujet.
- 12 mois à 24 mois : Apparition du Pré-Moi "totalitaire" (Idéal du Moi)
- 24 mois à 36 mois : Apparition du Moi et des instances supplétives transitoires: Surmoi – Idéal du Moi.
- 36 mois à 6 ans : Mise en place de la dialectique Sujet/Moi.

□ A ces cinq phases topiques correspondent **cinq registres** de fonctionnement dynamique de l'appareil psychique

- 0 à 2 mois : Fantasmatisques terrorisants
- 2 mois à 12 mois : Proto-symbolique "Inconscient"
- 12 mois à 24 mois : Symbolique intentionnel conscient ("narcissique")

- 24 mois à 36 mois : Imaginaire produisant une conscience auto centrée – envie de savoir.
- 36 mois à 6 ans : Dialectique symbolique imaginaire et apparition de la conscience de la conscience cognitive (connaître) – Latence.

□ Auxquels correspondent **cinq modes d'appréhension psychique de l'environnement**

- 0 à 2 mois : Schizoïde morcelant
- 2 mois à 12 mois: Schizoïde persécuté
- 12 mois à 24 mois : Paranoïde persécutant
- 24 mois à 36 mois : Paraphrénique confabulatoire (pensée sauvage)
- 36 mois à 6 ans : Paraphrénique productif (pensée technique)

□ Et **cinq modes de présence au monde**

- 0 à 2 mois : Confusionnel organique (sans dehors ni dedans)
- 2 mois à 12 mois : Désirant – indestructible – péremptoire – sur fond de Détresse du Vivre
- 12 mois à 24 mois : Invidiant (élimination/captation), certitude infalsifiable. Pas de relation d'objet.
- 24 mois à 36 mois : Envies irrépessibles – Investissement objectal irrévocable – Mise en place de la relation d'objet sur le mode mythologique – croyance.
- 36 mois à 6 ans : Envies labiles – Investissement objectal substituable – Transformation de la relation d'objet objectivable - Divertissement.

■ Ces différents éléments constituent une grille (un tableau synoptique) à partir de laquelle on peut repérer ce qui nous est donné à voir et à entendre au cours d'une consultation préliminaire mais aussi au cours de la cure. C'est à partir de cette grille que l'on peut établir une étiologie des troubles et maladies psychiques en vue d'établir un diagnostic. Je sais qu'il n'est pas de bon ton de parler en psychanalyse de diagnostic. Pour ce qui me concerne, cette pratique me paraît non seulement nécessaire mais essentielle dans la conduite de la cure. D'abord parce qu'il est impératif de différencier entre troubles fonctionnels psychiques (symptômes psychiques) et lésions et troubles fonctionnels neurologiques (dû par exemple à un dysfonctionnement de la thyroïde, ou à une intoxication), ensuite parce que ce classement objectif permet de se déprendre de la tentative d'expliquer une maladie ou un trouble à partir de la reconstitution mythologique d'interactions prétendues pathogènes avec l'environnement familial ou social. Autrement dit confondre étiologie et causalité. De fait, d'une certaine manière une approche structurale psychanalytique exclu la recherche des causes des troubles et maladies psychiques. Elle s'intéresse uniquement à la structure pathologique de ces événements psychiques aigus ou chroniques. La sémiologie qui permet d'établir cette étiologie structurale consiste à repérer les signes des fixations morbides à partir du répertoire constitué par cette grille d'analyse. En effet on considère qu'une structuration psychique est morbide si des éléments archaïques se sont fixés et s'organisent en système qui s'oppose à la structuration terminale de l'appareil psychique. Un trouble ou une maladie

psychique ont toujours pour origine (et non pas pour cause) un défaut de structuration ontophylogénétique de l'appareil psychique. C'est dire qu'un mode, une instance, une modalité antérieure n'ont pas subi les transformations (auto-organisées) nécessaires au passage à la phase ultérieure d'organisation de l'appareil psychique. Il y a "fixation". Cette fixation peut être explicite ou être masquée parce que les autres éléments de la phase antérieure ont, eux, subis les transformations qui permettent à l'appareil psychique de fonctionner, en apparence, sur les modes et modalités de la phase ultérieure. Les éléments fixés s'intriquent à ceux normalement transformés. Cette fixation peut être réactivée si des événements externes de la réalité de l'existence la télescope brutalement. On considère que cette réactivation constitue un "traumatisme" qui entraîne une "régression". Cette régression, si les éléments fixés n'ont pas été intriqués en système stable, provoque des troubles aigus. Si les éléments fixés se sont constitués en système "clandestin", la régression se présente comme une réorganisation pathologique de la structuration de l'appareil psychique qui supprime ou double (clivage), ou cohabite conflictuellement avec celle qui se présentait comme "normale". Toutes ces régressions, qu'elles soient aiguës ou chroniques, débouchent sur une mythologie qui détermine des comportements répétitifs pathologiques. Ces mythologies pathogènes peuvent être qualifiées de "délirantes". Ces délires selon la phase de réorganisation peuvent être, imaginaires, supports de croyances "inaltérables", ou "symboliques" sur le mode de la certitude, ou fantasmatiques (morcelant) s'ils sont inférés par une fixation à la position archaïque (schizoïde).

GENERALITES SUR UNE NOSOGRAPHIE STRUCTURALE

Le mode selon lequel se constitue le délire détermine le caractère de trois grandes entités nosographiques de la clinique psychanalytique structurale – la névrose – la perversion - la psychose

DES NEVROSES

- Structuralement la névrose se présente comme la cohabitation conflictuelle de deux mythologies antagonistes. L'une consciente, l'autre Préconsciente. Il y a clivage. La (ou les) mythologies préconscientes se développent, selon la structure de la névrose (Angoisse, Hystérique, Obsessionnelle, Phobique), sous l'égide du Surmoi ou de l'Idéal du Moi. On voit que dans la névrose, les instances transitoires de la position paraphrénique perdurent et persistent dans leur opposition aux envies du Moi. De fait, la conflictualité s'organise autour de l'opposition de deux systèmes d'envies inconciliables. Dans la névrose, le système d'envies préconscient l'emporte toujours sur celui promu par le Moi conscient. Au prix de la souffrance psychique. On voit que dans cette entité nosographique la fixation, et le système régressif qui la constitue, se situent au moment de la structuration archaïque paraphrénique. La transformation entre "croyances irrévocables" en un système mythologique et "croyances labiles" (du divertissement) ne s'est pas effectuée. Si, au moment du diagnostic, on peut penser que toute névrose paraît s'organiser au moment de la structuration de la phase paraphrénique au cours de la cure, dans la névrose de transfert, il apparaît que la faille originaire est bien plus archaïque. Tout se passe comme si l'organisation névrotique paraphrénique avait pour objectif de tenter d'occulter une impossibilité de surmonter "la Détresse du Vivre" résultant du processus de subjectivisation de la position schizoïde. Cette phase apparaît

phénoménologiquement sous la forme "d'attaques paniques" irrépressibles qui correspondent, terme à terme, à ce que l'enfant infans éprouve dans ce moment terrorisant de l'émergence de sa qualité de Sujet non encore parlant. C'est en cela que cette épreuve de subjectivisation s'avère terrorisante. Elle est prématurée dans le sens où les vocalisations subjectivantes ne peuvent s'incarner dans une parole signifiante. L'enfant a la voix (ou plutôt le chant) pas la parole qui en assurerait la consistance. Parole qui quoique fictive (imaginaire), opère l'efficace de sa position d'autonomie radicale assurée par la sub-structure subjective (symbolique). Cet effet advient à la fin de la phase paraphrénique où voix et parole s'imbriquent pour ériger une position subjective inconsciente assurée. Indestructible. Si dans le processus de déconstruction des mythologies parasites l'analysant, banalement névrosé, n'advient pas au retour à cet instant crucial et fondateur, et ne ressent pas, enfin, derrière la panique, qui ne manque pas d'advenir de manière éminemment inquiétante et terrorisante, la Détresse du Vivre inaugurale, on peut dire avec certitude que son analyse n'est pas terminée. Si on voulait s'autoriser à un raccourci, on pourrait dire que la névrose est un édifice conflictuel paraphrénique qui occulte l'échec, partiel, de la subjectivisation. L'analyse restaure alors cette fonction subjective inconsciente qui n'a pas pu advenir en son temps. Traversée du fantasme, disaient certains.

DE LA PERVERSION

- La perversion se présente aussi comme le résultat d'un clivage. Mais dans cette entité nosographique, le clivage n'intervient pas au niveau du mode paraphrénique et ne se présente pas comme une dialectique conflictuelle entre le "Moi" et les instances supplétives "fixées" au prétexte de défendre deux sortes de mythologies incompatibles. Dans la perversion le clivage se situe entre deux modalités d'aperception de la présence au monde. Tout se passe comme si une partie de l'appareil psychique restait structuré sur le mode de la certitude symbolique invidiante de la phase paranoïde alors qu'une autre partie non seulement était structurée sur le mode imaginaire de la croyance mais encore que cette dernière structuration avait abouti et permettait au sujet d'accéder à la fonction du divertissement. Ce qui est remarquable dans cette occurrence, c'est que les deux systèmes économiques n'interfèrent en aucune façon. La main droite ignore superbement le mode de fonctionnement de la main gauche et l'instance moïque totalitaire de la position paranoïde cohabite "pacifiquement" avec le Moi imaginaire de la phase paraphrénique. Parallèlement, pourrait-on dire. Il n'y a donc pas de dialectique (de dynamique) entre ces deux systèmes psychiques. Et comme les instances supplétives "transitoires" (le Surmoi – l'Idéal du Moi) ont normalement disparu, cette cohabitation ne produit ni culpabilité, ni angoisse. Vous avez sans doute reconnu dans ce tableau clinique ce que d'autres repèrent sous l'appellation de "pervers narcissique". Bien évidemment il n'y a rien de "narcissique" dans la perversion, mais simplement la perduration de la motion invidiante d'élimination et de captation qui s'applique à travers la modalité syntaxique imaginaire et qui, par régression, est pour ainsi dire "symbolique" en ce sens qu'elle se met au service de l'élimination et de la captation du mode paranoïde et perd sa fonction d'établissement d'une relation objectale. **On a alors un fonctionnement syntaxique non plus imaginaire mais réel.** Dans le fonctionnement pervers, il n'y a pas de relation objectale (qui nécessite la croyance) mais simplement des éléments propres au mode "d'envies archaïques" de cette position paranoïde: la prédation (sexuelle-psychologique) et parfois l'élimination. L'autre n'étant jamais un objet mais une chose sans humanité à manipuler et substituable à merci. On pourrait croire que cette description métapsychologique ne s'applique pas aux perversions qualifiées de sexuelles. Pourtant

ces dernières se structurent suivant le même schéma que les autres types de perversion. A ceci près que, quoique le clivage topique et dynamique soit le même, la prédation n'a pas pour cible un autre, un semblable, mais une chose qui est réifiée, c'est-à-dire qu'elle perd son statut d'objet concret pour symboliser "métaphoriquement" autre chose le but sexuel originaire. Cette chose réifiée est réduite à l'état d'un reste inerte auquel on peut, par déplacement, faire subir, les pires outrages. Quand il s'agit de pratiques fétichistes. Quand il s'agit de pédophilie ou d'autres perversions sexuelles criminelles, le schéma est intégralement le même.

DES PSYCHOSES

Dans le cadre de cette métapsychologie, je ne pense pas que l'on puisse parler de la Psychose. A mon sens, d'un point de vue nosographique, il y a trois familles qui correspondent chacune à une fixation et donc à une régression spécifique. Elles ne font pas intervenir les mêmes désordres de structuration de l'appareil psychique.

DE LA PARANOIA

- La première famille qui regroupe toutes les affections de type paranoïque a pour étiologie une fixation à la position économique paranoïde et au mode de présence au monde "invidiant" qui la caractérise. Comme dans la perversion, le clivage se situe entre le fonctionnement paraphrénique imaginaire et le mode paranoïde symbolique. A ceci près que dans le fonctionnement paranoïaque il n'y a pas de cohabitation en parallèle du Moi totalitaire et du Moi imaginaire, mais prévalence du Moi totalitaire. Cette prévalence peut aller jusqu'à la substitution puis l'élimination du Moi imaginaire. Cette élimination a pour conséquence l'arrêt de la dialectique entre le sujet et le Moi. Le paranoïaque est un Moi totalitaire sans subjectivité. Aucune dialectique ne peut alors contrer la certitude qui l'anime. A ce titre, comme dans la perversion, l'enjeu de la dynamique existentielle est l'appropriation non plus seulement sur le mode de la prédation mais d'abord sur le mode de la maîtrise absolue de l'autre, toujours intrusif, réduit à l'état de "la chose", puis de son élimination mortifère. Si, comme nous l'avons vu, le pervers ne délire pas, puisqu'il n'a aucun besoin de justifier "rationnellement" ses rapports prédateurs à la chose (le pervers agit impulsivement sans le recours à une mythologie ou à une rhétorique qui motive cette impulsivité et son invidia : on dit qu'il passe à l'acte), le paranoïaque, lui, met sa capacité à produire des discours mythologiques au service de ses certitudes. La maturation de cette capacité à la production d'un discours a, de fait, dépassé la phase propre au déploiement de la pensée sauvage, pour atteindre celui de la pensée productive. Aussi sa production mythologique ne se constitue plus comme un savoir mais comme une "connaissance" – pseudo objective dans ce cas – au service de sa certitude invidiante. Il y a donc déshumanisation de la relation à l'autre. Par son discours rationnel et systématique, il réduit "l'autre" à l'état de "la chose de trop" intrusive qui doit être éliminée. Sachant que l'autre intrusif peut prendre différents aspects. C'est dire que paradoxalement, d'un point de vue économique, l'économie du signe et de la signification a atteint le stade de la production objective propre, dans les conditions normales, à la

structuration de l'appareil psychique, et au divertissement. C'est parce que cette capacité de "divertissement" se déploie sous l'égide topique du Moi totalitaire, et de l'invidia qui l'anime, que l'intentionnalité rhétorique du paranoïaque interprète et représente tous les faits qui lui sont donnés à percevoir dans le sens de son implacable ressentiment. Implacable ressentiment que sa rhétorique sans faille valide et conforte.

- Plusieurs variantes de cette entité nosographique peuvent être regroupées pour constituer une famille dès lors qu'il y a délire systématisé de haine contre l'autre intrusif. En plus de la paranoïa classique, dont je viens schématiquement, de décrire l'étiologie, on peut ajouter bien évidemment l'érotomanie mais aussi la mélancolie (je m'en suis expliqué antérieurement). La maniaco-dépression (pour les mêmes raisons que la mélancolie), l'anorexie délirante et aussi certaines hypocondries. Bien évidemment tant sur le contenu que de l'objet du délire, on pourrait penser que ces affections n'ont rien à voir entre elles. D'un point de vue structural, avec cette métapsychologie, il en va autrement. On peut repérer des points communs déterminants:

- D'un point de vue topique, toutes fonctionnaient sous l'égide d'un Moi totalitaire (sans Moi imaginaire, ni Sujet, ni Surmoi, ni Idéal du Moi)
- D'un point de vue économique le délire se présente comme une mythologie systématique rationalisante (sous l'égide de la pensée productive) propre au divertissement
- D'un point de vue dynamique l'intentionnalité du délire est animée par l'invidia focalisée sur un objet réduit à l'état "d'une chose intrusive" qu'il faut éliminer.
 - L'autre intrusif dans la paranoïa
 - L'objet de la passion (ou à défaut le rival) dans l'érotomanie
 - le corps dans l'anorexie et l'hypochondrie
 - le Sujet de l'Inconscient cause de la détresse du vivre dans la mélancolie et la maniaco-dépression.

Cette taxinomie n'est certainement pas classique mais elle a pour elle une logique structurale qui, à mon sens, l'éclaire.

DE LA PARAPHRENIE

- On a souvent douté que la paraphrénie puisse constituer une entité nosographique à part entière depuis que Krapelin l'a identifiée. Certains auteurs l'assimilent à la schizophrénie, d'autres à la paranoïa. Lacan lui, la considérait comme une véritable entité nosographie. Pour ce qui me concerne, et du point de vue de la métapsychologie que je propose, si on l'a restreint au délire d'imagination et de confabulation, elle a sa raison d'être. Ces deux manifestations phénoménologiques que sont le délire d'imagination et de confabulation ont, en effet, une structure commune. Là encore les thèmes de ces délires n'ont aucune importance.

- D'un point de vue économique, cette entité nosographique, se présente comme mobilisant les capacités syntaxiques et rhétoriciennes de la phase paranoïde imaginaire. Le paraphrène, développe des discours dont la particularité est qu'ils ne se structurent pas comme une mythologie. Ils ne fonctionnent pas en vue d'une défense ou d'un rejet d'un objet quel qu'il soit. Ils n'ont aucune intentionnalité existentielle. Les capacités syntaxiques et rhétoriciennes sont mobilisées hors toutes envies qui les vectoriseraient. Il n'y a ni « chose » comme dans la perversion et la paranoïa, ni « objet » comme dans la névrose sur lesquels l'économie du signe et de la signification s'investissent. La rhétorique qui alimente la production imaginative et confabulatoire s'active automatiquement. Il ne faudrait pas confondre cette production automatique paraphrénique avec l'automatisme mental à l'œuvre dans la schizophrénie. C'est un imaginaire qui tourne à vide parce qu'aucune instance topique ne vient le vectoriser. C'est un flux sémantique sans signification, qui n'aurait aucun sens. Hors croyance et envie ou certitude.

- D'un point de vue topique ce qui frappe chez le paraphrène, c'est l'absence totale d'instance de la constellation moiïque. Dans son séminaire "*Le Symthôme*", Lacan remarquait que d'une part le paraphrène se présentait "*comme un imaginaire sans Moi*" que d'autre part paradoxalement c'était un "*sujet sans mensonge ni amour-propre*" Il aurait pu ajouter : sans culpabilité. Car le paraphrène se présente sans Moi imaginaire mais aussi sans Surmoi et sans Idéal du Moi et surtout, parce que cela le différencie radicalement du paranoïaque, sans Moi totalitaire. Aussi on pourrait penser que la régression topique que ce délire suggère renvoie le paraphrène à une pure position subjective de la phase schizoïde "défensive". Un sujet sans Moi dont la présence au monde vacillante et dont la précarité ne peut être confortée par rien ni par personne.

- D'un point de vue dynamique tout se passe comme si le discours confabulatoire et imaginaire renouait avec le babillage et les vocalisations de la position schizoïde. Babillage et vocalises dont on sait qu'ils ont pour fonction à la fois de faire émerger l'instance subjective et d'opérer le clivage qui la protège contre les attaques des fantasmes endogènes. C'est pourquoi d'un point de vue de la relation d'objet, ils sont inconsistants et tente de servir désespérément à l'étayage et au maintien de la fonction subjective par régression à ce moment où l'enfant encore infans voit se constituer, dans la Détresse de Vivre, le spectre d'un dehors et d'un dedans. Prématurés. Dramatiquement, le paraphrène, privé d'un Moi, est un sujet à vide, suspendu hors du temps et de l'espace en proie à une angoisse inconsciente irrépressible. A la dérive.

- De la même manière que d'un point de vue topique l'absence de l'instance moiïque totalitaire différencie le paraphrène du paranoïaque, la dynamique délirante dans son aspect de défense de la fonction subjective le différencie du schizoïde. Chez ce dernier le délire, n'a plus la fonction de la défense de la subjectivité du Sujet. Au contraire il prend en charge sémantiquement les fantasmes archaïques terrorisants comme s'ils provenaient d'une instance extérieure (source de l'automatisme mental) à laquelle la langue était asservie. C'est la raison pour laquelle il n'y a pas de détérioration mentale chez le paraphrène alors qu'il y en a une dans la schizophrénie.

DE LA SCHIZOPHRENIE

■ La structure de la schizophrénie se présente d'un point de vue topique dans sa phase d'état terminal comme étant le résultat de la désagrégation de toutes les instances psychiques. Pour en arriver là, le processus schizophrénique consiste d'abord dans la dissolution des instances de la constellation moiïque. En effet avant le déclenchement de ce processus de dégradation (cyclique ou continu), la personne se présentait comme si la position paraphrénique terminale (divertissement, croyance labile) était advenue. Le processus de régression fait apparaître que cet accès à la position moiïque était factice. De fait, la structuration de l'appareil psychique semble s'être arrêtée et fixée au moment de l'émergence de la subjectivité inconsciente. Mais de plus cette instance subjective primaire ne s'avère pas fixée. En effet, dans un deuxième temps, cette instance subjective se désagrège. Et si on peut dire que le discours du paraphrène se développe sans Moi, celui du schizophrène en phase terminale, se déploie sans aucune instance topique. Il y a dislocation et effacement de toutes les instances psychiques.

□ D'un point de vue économique le schizophrène a atteint et conserve le fonctionnement imaginaire propre à la position paraphrénique. D'une certaine manière on pourrait dire dans certains cas, qu'il s'accroche de manière désespérée à la capacité rhétorique de cette phase paraphrénique dont la dérive pathologique débouche sur des extravagances sémantiques et syntaxiques. Certains psychiatres parlent de "salade de mots" qui constituent un langage hermétique. Surtout dans la phase préterminale. Cette capacité sémantique et syntaxique dévoyée ne constitue plus un imaginaire sous l'égide de la croyance, mais un ordre symbolique chaotique sous l'égide de la certitude propre à la position paranoïde de la structuration de l'appareil psychique.

□ D'un point de vue dynamique, tout se passe comme si le délire se constituait autour de problématiques qui entourent l'émergence du sujet dans la phase schizoïde de structuration de l'appareil psychique. Contrairement à la position des psychiatres et des psychanalystes ce délire n'a pas pour thème les pulsions qu'elles soient d'agressivité ou sexuelles. Il ne correspond pas à ce que Freud repère comme mise en œuvre du processus primaire réputé inconscient. Dans un premier temps il agit comme défense de la position subjective primaire en sémantisant les fantasmes persécutifs et persécutant propres à cette dynamique schizoïde. Dans les termes qui sont les miens, il s'agit d'une tentative désespérée pour transcoder les fantasmes persécutifs et morcelants endogènes "éprouvés" en séquence sémantique "ressentie". Il ne s'agit pas, comme dans la paraphrénie, de pallier l'instance moiïque absente par une autoproduction de significations déréalisées sensée se substituer à sa fonction mais de tenter la maîtrise des éprouvés persécutifs endogènes pour permettre le clivage nécessaire à l'installation de la position subjective. Tentative qui échoue parce que la sémantisation des "éprouvés" fantasmatiques endogènes, ne reste pas sur le mode imaginaire, (ce qui aurait pu les mettre sur une autre scène susceptible d'en assurer la distanciation ressentie nécessaire), mais cette opération de déprise des terreurs éprouvées est subvertie par le mode symbolique. Destitution de l'imaginaire sémantique par le codage symbolique qui confère aux "éprouvés fantasmatiques" le statut de réel. Ces fantasmes endogènes deviennent alors plus réels que le réel. Le processus de sémantisation délirant, en symbolisant les perceptions sensorielles endogènes et en les rendant réelles, (comme imposées de l'extérieur), les transforme en hallucinations (auditives, visuelles, cinesthésiques) qui fait retour sur le sujet. Ce retour de processus contribue au morcellement et à la dislocation de la réalité psychique et enfin à sa disparition. Reste une production autistique d'un délire hallucinatoire impénétrable qui d'une certaine manière prend la place de la fonction subjective qu'il était censé préserver.

FINAL

- Cette métapsychologie permet de concevoir la clinique psychanalytique de manière structurale. Elle ne fait plus appel à de subtiles interprétations de symptômes, des conduites, de l'histoire de la maladie et de celle du patient. Le diagnostic s'établit à partir d'éléments observables et se focalise sur l'état de structuration ontophylogénétique des trois composantes qui constituent la métapsychologie : l'état de structuration topique, économique et dynamique. Ce parti pris a pour avantage de ne pas mélanger étiologie et causalité. Ou pour le dire autrement, causalité psychique et causalité phénoménologique. L'approche structurale permet de faire l'économie de la recherche de la toujours infructueuse (et inutile) quête des causes évènementielles qui aurait pour ambition d'expliquer la détérioration psychique. L'hypothèse étant que les défauts de structuration de l'appareil psychique, au cours de son développement, ont une origine épigénétique sans qu'on sache bien mesurer et distinguer quel est le poids d'une épigénèse que l'on pourrait qualifier d'endogène (d'intrapsychique) de celui d'un épigénétisme exogène dû aux interactions avec le milieu. On part du principe, établi empiriquement à partir de l'enseignement des cures, que l'étiologie des défauts de structurations de l'appareil psychique est essentiellement épigénétique endogène et que les événements qui constituent une épigénétique exogène sont toujours des causes déclenchantes. C'est en tout cas sur ce principe que l'on peut conduire une cure à bonne fin (mettre la prétendue causalité des interactions relationnelles entre parenthèse). L'autre hypothèse, complémentaire, est que l'appareil psychique, à l'instar de l'appareil neurocérébral, a une capacité à la plasticité qui en permet la transformation et la reprogrammation structurale permanente. Cette hypothèse prolonge celle d'auto organisation ontophylogénétique de la structuration de l'appareil psychique.

- De fait cette clinique structurale présente les affections psychiques comme s'inscrivant dans un système de transformation où des configurations particulières d'état de maturation d'éléments topiques économiques et dynamique s'organisent comme des entités nosographiques stables. Par exemple on peut considérer d'un point de vue topique que les cinq entités nosographiques dont j'ai décrit schématiquement la structure peuvent constituer deux groupes distincts:
 - Un premier groupe est constitué de la Névrose Obsessionnelle et de ses variantes mais aussi de la Perversion et de la Paranoïa. En effet ces trois entités nosographiques s'organisent par régression autour de la défaillance (ou de l'insuffisance) de la fonction moïque. Elles se structurent sur le mode du clivage qui permet la régression à des niveaux d'organisation archaïque faisant état d'une fixation. Elles s'expriment soit sur le mode de la croyance soit sur le mode de la certitude.

 - Dans cette perspective structurale, l'autre groupe nosographique serait constitué par les affections névrotiques qui concernent la subjectivisation. Il comprend la Paraphrénie et la Schizophrénie. En effet ces affections ont pour caractéristiques de se présenter comme une tentative désespérée de sauver le Sujet de l'Inconscient du désastre en utilisant, à cette fin, la capacité à surmonter les épreuves endogènes pour la schizophrénie, à conforter l'émergence précaire du Sujet pour la paraphrénie. Tentative pathétique s'il en fût. Il n'est pas impossible que dans cette perspective l'Hystérie ne fasse pas le pont entre ces deux entités.

Bien sûr ces formulations sont des modèles structuraux simples et génériques qui permettent d'opérer une première taxinomie simplifiée de l'extrême diversité des phénomènes psychiques qui nous sont présentés. J'ai posé là la trame de la taxinomie clinique à établir. Dans un deuxième temps, il faudrait faire ce même travail d'analyse structurale à partir de la nomenclature que je vous ai proposé sur chacune des variantes princeps de ces entités nosographiques. En particulier pour les principales typologies des névroses. C'est un travail qui pourrait être effectué au sein du groupe clinique que Me Heller et Salviato animent. Et de donner les principes de la cure qui correspondent à ces entités cliniques.

- Voilà, je crois que je vais en rester là pour ma participation à Alters. Il me reste à vous remercier de la présence que vous m'avez apportée. Il est clair que sans vous, sans la constance de ce groupe, je n'aurais jamais pu mener à bien ce travail...que j'avais décidé de ne pas entamer. J'espère que cela vous a apporté un petit quelque chose. Mes remerciements ne sont ni convenus ni de politesse. Ils sont authentiquement pensés et ressentis. Je ferai parvenir à Danièle Césareo, pour relecture avant diffusion, les deux derniers séminaires. Cela demande du temps et de la réflexion: une chose est d'exposer, une autre de laisser une trace écrite. Je lui demande en tout cas, en ce qui concerne l'avant dernier de le lire avec attention avant de le rendre public. En effet, il se peut qu'il soit trop "personnel" et ne soit pas susceptible d'une diffusion aux membres d'Alters. Elle décidera.

Je souhaite qu'Alters continue sur sa lancée et perdure. Etant donné l'Esprit qui vous anime, je ne vous suis maintenant d'aucune utilité.

Me reste donc à vous dire adieu.

Merci encore

Marc Lebailly